

CAHIERS DE LA QUINZAINÉ
PREMIER CAHIER DE LA VINGT-TROISIÈME SÉRIE

FERNAND MAZADE

*L'Élégie
italienne.*

CHEZ DESCLÉE DE BROUWER & C^{ie}
76 bis, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e arrond.)

Les poèmes du présent cahier, deuxième cahier de la vingt-troisième série, achevés d'imprimer, en mars 1933, sur les presses de Louis Laboureur, à Issoudun, ont été tirés à 1.190 exemplaires dont quarante exemplaires sur vergé de Vidalon à la forme (dix étant réservés à l'auteur), numérotés de 1 à 40, et cent cinquante exemplaires sur alfa (cinquante étant hors commerce), numérotés de 41 à 190.

BHB
1936

L'élegie italienne.

BU LETTRES



D

092 2145377

POESIES DE FERNAND MAZADE :

- Arbres d'Hellade* (1912).
Athéna (1912).
Dionysos et les nymphes (1913).
Apollon (1913).
L'ardent voyage (1921).
De sable et d'or (1921).
La sagesse (1924).
Les poèmes de Sainte-Marthe (1926).
Printemps d'automne (1930).
Les pêcheurs (1931).
Féerie (1931).
Bergamasque (1931).
Sous un cœur blessé (1932).

~~BH 816~~

29262 - 120 - A

A Yves-Gérard le-Dantec.

*Reconnaissez l'homme qui, soudain,
Après des ans de vie infidèle,
Revient aimer au climat latin,*

*Lucques noir bleu comme l'hirondelle,
Bords éternels du Tibre amaigri,
Seuil du Vésuve auguste et rebelle,*

*La Gajola que la mer pétrit,
Avezzano couché dans l'Abruzze,
Positano, Conca, Majori,*

*Salerne aiguë et Viétri camuse,
Tarente douce aux jeunes époux,
Et toi, Messine, et vous, Syracuse,*

*Qui m'aviez vu parmi vos cailloux,
Vos fleurs, votre air brûlant et sonore,
Chercher le dieu que cherchent les fous :*

*Prince nimbé d'idéale aurore
Et plus léger qu'un rêve d'enfant,
Seigneur d'un ciel que j'espère encore*

Lorsque je crois qu'il n'est plus vivant.

En mer.

Le croissant est éclos d'une vapeur neigeuse,
Et la nuit de printemps s'étoile peu à peu.
Je distingue le Cygne, Altaïr, Bételgeuse,
Aldébaran tout rouge et Sirius tout bleu.

Avec l'exhalaison du résineux cordage,
De la saumure austère et du chypre léger,
Derrière elle la nef laisse un courbe sillage
Où des oiseaux semblent nager.

Nous avons dépassé, ronde comme une rose,
L'île que des tritons honorent de leurs nids.
Et notre âme à présent s'unit au grandiose :
Nous sommes enlacés à des flots infinis.

Ici, la Cynthia, que célébraient Properce,
Sur le miroir de sel a son front reflété
Et, dans une heure égale à celle qui nous berce,
Les sirènes ont palpité.

Des algues nous savons que sourit l'amertume
Autour de notre proue à l'élanement sourd :
Nous sentons que fermente à nos flancs une écume
Où s'est réalisé l'arcane de l'amour.

Phrase.

Depuis mille ans et mille ans encor
Et dix mille ans, la mer est la même :
Telle qu'au jour où Dioptolème
Et Télamon, Pollux et Castor,
Jason portant le bleu diadème,
Pélée, Alcide à la force extrême
Et le Chanteur maître de la mort
Se sont lancés sur une birème
Vers les brisants de la Toison d'Or.

Argonautes.

C'était longtemps après le voyage en Colchide.
Sous les lueurs du jour naissant, à l'horizon
On voyait s'avancer un rivage livide.

L'Argo, qu'avait poussé l'heureuse nuaison,
Vogait sans clapotis sur une onde qui flâne,
Eludant les écueils que devinait Jason.

Au pied du petit mât où le pavillon plane,
Pélée et Télamon jouaient aux osselets
Un jambon qu'on devait acheter en Toscane.

Castor avec Pollux retirait des filets ;
Et, se ressouvenant des yeux de Déjanire,
Héraclès à la poupe aiguisait des stylets,

Cependant qu'à l'étrave, et les doigts sur la lyre,
Orphée halluciné se demandait en vers
Si la rive qu'allait aborder le navire

Serait celle d'Olympe ou celle des Enfers.

Musique.

Le délire va s'achever :
L'aube finit de se lever
Dans l'étendue aromatique.
Et, soudain, quelle est cette voix ?
Est-ce une harpe, est-ce un hautbois ?
J'ai toujours aimé la musique.

Les flots restent silencieux ;
Les écueils n'ouvrent pas les yeux ;
Rien ne bouge sur le rivage.

D'où viennent ce bruit de flûteau,
Ce souffle de divin pipeau,
Cet éclat de fifre sauvage ?

Accents qu'Orphée avait connus !
Ce sont les aloès charnus,
Les sureaux creux, les amarantes,
Les buis, les cistes, les ajoncs,
Et des sources et des pigeons :
Ce sont les collines qui chantent.

Midi.

Au zénith, le soleil vient sur nous agiter
Ses cheveux drus, aigus et flaves.
Il est midi. La terre au bord des eaux se tait.

Pas un cri des cigales hâves
Par la tremblaie où se blottit le rossignol,
Ni des grillons par les emblaves.

Un faune s'est assis sous un pin-parasol,
Près d'une nymphe buissonnière ;
Et leur regard s'enivre à poursuivre le vol

Du silence dans la lumière.

Angélus.

La source, l'arbre et le rocher
Se nuancent de jaune.
Près de la nymphe s'est couché
L'enivrement du faune ;
Et dans mon cœur un bruit caché
Se dénonce et rayonne :
Je n'aperçois aucun clocher ;
Pourtant l'angélus sonne.

Fleuve.

Vers l'estuaire offert aux bateaux invalides,
D'un cours unicolore, uniforme il descend.
Le hâle prolongé n'a pas réduit son sang
Ni l'orage agrandi ses rides.

Sur des temples tombés règnent de petits bois
Broutés d'ânes soumis et de chèvres poltronnes.
Comme pour s'abreuver dans les eaux monotones,
Des palais inclinent leurs toits.

C'est un parage aimé des innocents reptiles :
La couleuvre y paresse aux brèches des remparts ;
On y voit s'alanguir les gemmes des lézards
Le long des crépis et des tuiles.

Longtemps le Trismégiste y fut apprécié,
Et le glaive d'Arès y menait des gens d'armes.
Aujourd'hui le chanoine et quelquefois des carmes
Y prêchent le Crucifié.

Les vierges, le vieillard, les amants et la veuve
Se lèvent sans souci d'exalter les soleils ;
Et, jusqu'à la nuit close, ils suivent des conseils
D'abandon que traîne le fleuve.

Chiavari.

Port aimable de Chiavari
Réputé pour son congre !
Dans les brancards d'un tilbury
Se cabre un cheval hongre.

Un flot rose fuit et revient.
Un vendeur de clovisses
Me propose, presque pour rien,
Des donzelles novices ;

Mais, au pied du phare, j'entends
Un radoubeur de barque
Déclamer d'une voix sans dents
Un sonnet de Pétrarque.

Amazone.

Celle qui ne t'a pas aimé
Est-elle folle ? est-elle sage ?
Elle a traversé le bocage
Par le chèvrefeuille embaumé.

Est-elle blonde ? est-elle brune ?
Tu n'as pas su voir ses cheveux
Quand, au trot d'un cheval nerveux,
Elle apparut au clair de lune.

Tu n'as distingué que le front,
Les yeux, les mains de l'amazone
Et, sur un talon de cuir jaune,
La molette d'un éperon.

Cela suffit pour que la terre
Miraculeuse te semblât,
Pour que l'espace se peuplât
Des coups de foudre du mystère.

O paysage parfumé,
Bleu clair de lune, trot sonore !
Je crois que tu l'aimes encore
Celle qui ne t'a pas aimé.

L'inconnue.

Il n'arrive aux parois de la maison profonde
Aucun rayonnement de l'espace allumé.
Te nommes-tu Circé, l'Amazone ou Joconde ?
 Sans que ton souffle me réponde,
Tu maîtrises mon sein sous ton geste fermé.
Et si voluptueux est cet instant du monde
Que je sens à la fois que l'ombre devient blonde
 Et le silence se pâmer.

L'obscurité.

Specire, fraîcheur,
Secret, vapeur,
Pudeur, langueur,

Ombre de l'ombre,
Sa marche sombre
Semble sans nombre.

Nuit de la nuit,
Elle te suit
Et te séduit.

Trame muette,
Douce au poète,
Chère au prophète,

Elle t'endort
D'un charme fort
Comme la mort.

Ne crains rien d'elle !
Substantielle
Et maternelle,

Elle est berceau,
Elle est arceau,
Elle est cerceau

De l'étincelle.

Ninfa.

Merveilleuse Ninfa, Pompéi catholique,
Quel souvenir ému je garderai de toi !
Sur les clochers caducs des églises sans toit
Passe un canard sauvage au vol mélancolique.

Le sol est envahi d'un feu d'amaryllis,
De dahlias et de safrans perçant les mousses
Et d'œillets cramoisis et de pivoines rouges,
D'un brasier de pavots, de glaïeuls et de lys.

Le Christ, Sixte et Justin, Laurent et Césarée,
D'autres martyrs portant la palme, nimbés d'or,
A demi nus, le long des murs saignent encor
Et courbent vers les fleurs leur torture sacrée.

Le plus jeune, le front béant, les yeux béats,
La mâchoire et le nez arrachés, semble rire.
Et, presque sous mes pas, au grand soleil soupire
Le flux du Ninféo parmi les nymphéas.

Le grèbe.

Exposant au soleil ses prés et ses jardins,
Un onduleux coteau quitté par les sylvains
Se soulève au midi d'une lande immobile.
Vers le nord siffle un merle et, dans un bois de pins,
Parfois craque un strobile.

A l'orient la route est blanche et, sans détour,
Longe le cap désert, passe au pied d'une tour
Et devant des ruchers que la dune surplombe.
A l'ouest rêve un jeune et demi-nu pastour
Couché sur une tombe.

Aussi fier, triste et beau que cet autre mortel
Dont il naquit aux jours où les princes du ciel
Venaient se divertir en de latins domaines,
Un cyprès millénaire avoisine un autel
 Qui connut les Camènes.

Sur un étang lamé d'émeraude et d'argent,
Qui scintille et chatoie et se trouble, changeant
Comme un rêve soumis aux jeux de la lumière,
Nage entre des lotus le rythme diligent
 D'un grèbe apollinaire.

Pochade.

Quel est le nom de la grande ville
Où j'ai mangé des œufs de merlan
Illustrés d'ail et réjouis d'huile ?

Parmi la cour d'un palais galant
Des bambinos faisaient la culbute
Dans une vasque au jet d'eau tremblant.

Sous un palmier, en haut d'une butte,
Un égipan de Buonarroti
Jouait tout bas de la double flûte

Lorsque, approchant petit à petit
D'un monastère où le dogue jappe,
Des bateliers, pris de vin d'Asti,

Ont annoncé qu'arrivait le pape.

Le cygne.

Aux cyprès, cette nuit, le vent jette un cantique ;
La rose épanouit sa suave tunique ;
Le feu des vers luisants se gonfle de désir ;
 Et sur le miroir de la crique
Un cygne ensanglanté s'envole pour mourir.

Le lac.

Elle a les yeux des héraldiques salamandres,
Le front levé sous des cheveux impétueux,
La gorge encor secrète et les bras déjà tendres.

Elle a seize ans : et, dans son esprit somptueux,
Elle galope avec des chevaliers à plumes
Au son des luths, vers des soleils voluptueux.

Beau lac d'illusion que noîront les écumes !
Chute du miroir bleu ! rayons suppliciés !
Elle aura le réveil, les effrois que nous eûmes.

Pauvre petite femme, où sont les chevaliers ?

Ravenne.

Importe-t-il que des requins
Viennent chasser par la lagune ?
Regardez se pencher la lune
Sur l'église des Franciscains
Qui fut un temple de Neptune.

On vous dira que quatre fous,
Fuyant de Ravenne à Tarente,
Ont péri dans une tourmente.
N'écoutez pas. Recueillons-nous.
C'est ici que mourut le Dante.

Et, parmi l'ombre au flot cendré
(Parce que de l'astre propice
Notre ferveur est la complice),
Apparaîtra le front lauré
De l'amoureux de Béatrice.

Le mur.

D'après des visions qui de son cœur émergent,
Il fixe sur le mur avec des crayons gras
De féminins contours, charmeurs, charmés et vierges.

Et ce qu'il représente : étoilés falbalas,
Seins purs, gestes de lys où des roses se creusent,
Hors du mur, dans la vie, il ne le trouve pas.

Pauvre petit mortel, où sont les amoureuses ?

Le sommeil.

Quelquefois, paré d'amulettes,
De moi s'approche le sommeil.
Il m'offre des œuvres secrètes,
Des rayons d'obscures planètes
Et de la cendre de soleil.

Parfois il semble une marchande
Qui, de la pointe de ses gants,
Sournoisement me recommande
De la myrrhe, du lait d'amande,
De l'aspalathe et des onguents.

Parfois un danseur dont le geste
A le fragile éclat d'un vol.
(L'émerillon n'est pas plus leste ;
Et sa voix me paraît céleste
Comme la voix du rossignol).

Et quelquefois un enfant triste,
Un tout petit enfant très doux,
De qui le regard d'améthyste,
Se posant sur mes yeux, insiste
Pour que j'accepte des joujoux.

Et, quel que soit son artifice
(Quelle la forme qu'il revêt,
Son innocence ou sa malice),
Si je l'accueille avec délice
C'est parce que j'aime rêver.

Les serpents.

Je te connais ! Fidèle à des devoirs moroses,
Près du bocal sphérique où macère un cobra,
Tu filtres et tu vends de médicales choses.

Tu supposes qu'Hermès ne sera pas ingrat
Et que le caducée aux rampements fertiles
Se plaira de t'unir à l'alme signora

Dont si purs sont les yeux qu'ils touchent les reptiles.

Hommage.

Ce vingt juillet, ô Francesca, très noble veuve
Dont le visage de cristal
Se baigne en des cheveux ondoyant comme un fleuve !
Pour célébrer ton jour natal,

Don Remo, le dévot d'Arioste et l'insigne
Charcutier du faubourg du Roi,
T'offre un cornet de massepains sans doute indigne
De ton seigneurial arroi.

Mais il y joint un château fort : la grande herse,
Le pont-levis, la cour d'honneur,
Le puits carré, les tours, la chapelle que perce
La verrière en forme de cœur :

Château qu'avec un art inspiré par un songe
Et comparable à ta beauté
Il a pour ton amour modelé dans l'axonge,
Aux lueurs d'une nuit d'été.

Le rire.

Creuse chanson,
Frêle promesse
De l'allégresse,
C'est la rançon
De la tristesse.

Lorsque tu ris,
L'amour soupire,
Pauvre navire
Qui s'est mépris
Et qui chavire.

Jeu tapageur
D'homme qui souffre :
Torche de soufre
Qui de mon cœur
Cache le gouffre.

Matin.

L'aube l'un après l'un exhausse ses drapeaux,
Et des pâtres déjà se répondent les flûtes.
Les béliers et les boucs ont commencé leurs luttes ;
Les buffles sourcilleux épandent leurs troupeaux.

Avez-vous remarqué le vol d'un gypaète
Onduler un instant au comble de la tour
Où, mortes de pudeur dès l'heure de l'amour,
Renaissent au soleil les cloches de Gaète ?

L'abeille a retourné piller le sarrasin.
Un rose adolescent plante de l'échalote
Au jardin où Salluste apprenait Hérodote
Et dont la pièce d'eau réfléchit du raisin.

Comment ne suis-je pas, à travers les ravines,
A respirer l'aiguail qu'évapore le vent
Et, devant l'élégance et l'ardeur du levant,
Mon âme avec ma chair restent-elles chagrines ?

Par un début de jour semblable à celui-ci,
Je suis allé cueillir, en ma saison élémentaire,
Pour fêter le réveil de ma première amante,
La première framboise et le premier souci.

Rimes fausses.

Centaure, j'ai couru les drèves
Où dans l'aurore se retrouvent
Les effarvates et les grives.

J'ai couru les vignes où flottent
Les crépuscules et que flattent
Les silènes joueurs de flûtes.

J'ai côtoyé le promontoire
Où la nymphe attend le satyre
Et mon cousin le sagittaire.

J'ai galopé devant la grotte
Où de l'étreinte scélérate
La thyade enseigne le rite.

Une nuit, de l'onde marine
Verrai-je naître la sirène
Pour qui j'ai tressé la couronne

De mon amour la plus secrète ?

Les dauphins.

Les dauphins d'Italie ont comme nous une âme.
Dès que, sous l'éventail argenté de l'embrun,
 Au voisinage de la prame,
 Le mousse en apercevait un,
Il lui jetait du pain, entre deux coups de rame.

Cela se racontait dans le monde nageur.
De la pointe d'Ostie au détroit de Messine,
 Il n'était ni varech en fleur
 Ni sardine ni langoustine
Qui ne connût le nom du généreux rameur.

Et si, l'hiver dernier, lorsqu'il eut fait naufrage,
Le mousse au fond des eaux n'est pas resté couché,
C'est que sur un bleu coquillage
Quatre dauphins l'ont repêché
Et l'ont porté vivant jusqu'au natal rivage.

Vieillard.

J'avais de l'angoisse, et sans savoir pourquoi.
Comme j'arrivais au pied du Pausilippe,
Un homme tremblant s'est approché de moi.

A peine vêtu d'un linge qui se fripe,
La voix solennelle et prenante, il m'a dit :
« L'esprit se disperse et le corps se dissipe.

Sur le cap en feu que l'aquilon tiédit,
J'ai bu le genièvre et mangé le concombre.
J'eus l'artère souple et le muscle hardi.

Du soir à l'aurore ou du soleil à l'ombre,
J'ai fait la moisson dans le champ parfumé
De belles enfants dont m'étonne le nombre.

Va vers ton destin à demi consumé !
Et, lorsque les ans m'asservissent au jeûne
Et lorsque la terre a fini de m'aimer,

Tu verras combien le golfe reste jeune. »

Le golfe.

Procida, rameau vert de cytise ou de lierre,
Ischia, rose grave, et Capri, lys joyeux,
Iles, vous m'annoncez que j'aime la lumière
Plus que le croyaient mes yeux.

Cithare d'or sacré, clavier d'argent magique,
Cymbale de désir, timbale de langueur,
Golfe, vous m'apprenez que j'aime la musique
Plus que le disait mon cœur.

Suis-je venu vers vous ? Sur quel quadriges étrange ?
Je rêve que, des dieux inexprimable envoi,
Construits au plus beau ciel et portés par un ange,
C'est vous qui venez vers moi.

Nisida.

De cet îlot qui fut un cratère,
Mais aujourd'hui calme et confiant
Et que pénètre un vent d'orient,
Par l'heure tiède et crépusculaire,
Un esquif bleu s'approche en riant.

Je suis couché dans la marjolaine,
A l'endroit même où Néron balla.
Ici mon chien. Ma guitare est là.
Un alcyon plonge vers Misène,
Un goéland vers La Gajola.

Vais-je me croire aux bras d'Octavie ?
Que mon esprit vous paraît naïf,
Et ce pays imaginatif !
Pour que cela ressemble à la vie,
Sur Nisida se brise l'esquif.

Le héron.

Ignorer que Néron fit mourir Octavie :
Négliger le passé. Dédaigner le futur :
Le souterrain silence où tombera ta vie.

Ne pas heurter ton ombre au fantôme d'un mur
Et ne rien manier hors ce que ta main touche.
Vider la coupe pleine et faucher le blé mûr.

Ne chérir que le sein à qui s'ouvre ta couche.
Ne laisser nul regret se poser sur ton front.
Ne laisser nul espoir voltiger sur ta bouche.

N'admirer le soleil que parce qu'il est rond ;
Ne le solenniser que dès lors qu'il t'éclaire :
Et t'endormir à l'heure où s'endort le héron.

Un tel art d'être heureux est-il fait pour te plaire ?

Circé.

Le long de la mer suave,
Un ciel suave s'étend.
Aucun ami ne t'attend.
Tu n'as pas de souci grave.

Vas-tu, comme l'autre soir,
T'informer d'une taverne
Où demander du falerne
Et l'anguille au beurre noir ?

Pour un instant, près d'Ulysse,
Tu résous de voyager
Dans le vaisseau qui, léger,
Sur les néréides glisse.

L'instant est vite passé !
Avant que la lune s'arque,
Tu priras qu'on te débarque
Entre les bras de Circé.

Ne crains rien de sa baguette :
C'est toi qui l'enchanteras.
Et demain tu reviendras
Fatigué de ta conquête.

Chapiteaux.

L'heure que dans mon âme évoquent ces murailles
Est d'un ancien printemps propice aux épousailles.
Sous la chasuble d'or, les prêtres célébrants
Paraissent à la fois plus lointains et plus grands.
En dalmatique blanche et rouge à rouges franges,
Les diacres sont frisés comme le sont les anges,
Et de langueur céleste un sous-diacre se meurt.

Ugoline et Rembo s'avancent vers le chœur
Aux sons des tambourins enlacés à la harpe.
L'encens noue et dénoue une fumante écharpe

Autour du pain béni, des cierges et des croix.
Et la harpe se tait. Il s'élève des voix
D'enfants devant l'autel rangés, à qui s'unissent
D'invisibles chanteurs si divins que les vices
Se dissolvent aux flancs des sacristains courbés.
Un silence : et, dans ce silence, les abbés
Font ensemble sonner sous leurs crosses les dalles.
Et l'encens à présent tourne le long des stalles.

Palpitante, Ugoline est à genoux. Rembo
S'agenouille près d'elle. On agite un flambeau
Sur leur tête, tandis que le jour aux verrières
Commence d'endormir le jeu de ses lumières.
Et, par cette douteuse et charmeuse clarté,
Les cornes du démon dans le lutrin sculpté
Désignent, sombre honneur de colonnes jumelles,
Les chapiteaux où, pour donner aux jouvencelles
L'horreur de la luxure, un jésuite ingénu
A ciselé, leurs yeux dilatés, leur sein nu,
Des nonnes poursuivant à travers les acanthes
L'emblème courroucé du prince des bacchantes.

Avis.

Un lézard boit de la lumière
Sur le monstre moitié giffon,
Moitié cheval, qui se morfond
Parmi des guirlandes de pierre.

Arrêtez-vous, passant bavard,
Jeune jocrisse et vieux pontife !
Il faut admirer l'hippogriffe.
Regardez aussi le lézard.

Buste.

Déesse de Sicile ou danseuse de Rome ?
Vertumne ? Un jeune sage ? Un berger ? Son profil
Est ensemble sauvage, auguste et puéril :
Le front bas, l'œil profond et le menton subtil.
Sur les cheveux bouclés s'arrondit une pomme.

Et, tandis que le soir s'approche du courtil
Où des berceaux de buis s'éparpille l'arome,
On se perd au secret de ce buste en exil.
D'où vient-il ? Quelles mains l'ont mis au monde ? Est-il
Un portrait d'immortelle ou l'image d'un homme ?

Reine.

Frêle orgueil du tambour, du glaive et du flambeau,
Inanité d'un trône et néant d'un tombeau !

On voit, à Sainte-Claire, un sarcophage vaste
Que trois têtes d'élus surmontent avec faste
Et reposant sur les épaules des Vertus.
En cinq loges aux toits pareillement pointus
Se détachent, les traits méticuleux et minces,
Les yeux voilés, les figurines de cinq princes.
Des anges, écartant des courtines de feu,
Montrent le corps d'une gisante, manteau bleu

De fleurs de lys semé, sous un dais à trilobe.
Couronnée, elle tient dans la main gauche un globe.

Je cherche un nom. Quelle est la reine qui dort là ?
Est-ce Jeanne la Grande ou l'humble Basila,
La princesse de l'ombre ou celle de la flamme ?

Personne ne connaît le mot de cette femme.

Mariage.

Les murs sont vieux sous des toits nouveaux,
Au bord feuillu des sources tariés.
Tu fouleras l'herbe des tombeaux,
Toi qui te maries !

Près du bonheur de ton jeune corps,
Il passe et passe et passe des veuves.
Il passe et passe et passe des morts
Sous les portes neuves.

Cariatide.

Elle soutint, dans la maison d'Inanitas,
Le balcon où le soir monologuait ce sage
Entre une courtisane et l'urne d'hypocras.

Les cheveux annelés à l'entour du visage,
Les seins gonflés, les flancs raidis, les bras en croix,
Elle gît, presque intacte, au bord du pâturage.

Proche d'elle, un taureau s'allonge quelquefois.
Un crapaud la contemple. Un serpent la caresse.
Mais, avec retenue, elle écoute, je crois,

L'ombre d'Inanitas conseiller la sagesse.

Chant.

Et, sans cesse, la mer, le ciel
Et la terre font des échanges.
L'air embaume le sel, le miel,
Les étoiles et les oranges.

L'homme est encore à son été :
Sous ces toits gris, on le devine
Resté fidèle à la beauté ;
Et, dans la pénombre divine

Où Virgile règne au penchant
Du tertre en forme de carène,
On entendra toujours le chant
D'un héros et d'une sirène.

Promenade.

Quels fruits musqués et quel malvoisie
Les taverniers m'avaient-ils offerts ?
Des vers luisants égayaient les airs :
Et j'inclinai à la fantaisie.

Un char, traîné d'ânes incarnats,
Me conduisait avec indolence
Vers une nuit et dans un silence
Que le cocher ne connaissait pas.

Mais l'ignorance est reine du monde.
L'Amour parut parmi des rameurs :
Et l'enfant-roi secoua des fleurs
Sur le sommeil d'une tête blonde.

Mosaïque.

Des jardins de Tyndare un ruisseau fait le tour,
Qui creuse, avant qu'un roc vers l'abîme l'écarte,
Le lucide bassin où la reine de Sparte
Baigne son corps plus net qu'un appel de tambour.

En bas court l'Eurotas bordé de lauriers-roses
Et de nids de roseaux balancés de baisers.
Là-haut tournent des caps crénelés et boisés
Où tressaillent de l'ombre et des métamorphoses.

L'été, que le courroux des bises retarda,
Déborde ce matin de félicité chaude.
L'air, qui dans le feuillage et dans le soleil rôde,
Joue avec les cheveux de la reine Lédà.

Mais, contre son sein nu, celle-ci fait un signe
Et jette un cri de honte et d'émerveillement.
Sur le royal ruisseau s'avance, lentement,
Le vol mélodieux et splendide du cygne.

Compliment.

Tes regards, maintes fois si vagues,
Vers le soleil aiment flotter.
Flexueuse est ta vénusté
Comme la démarche des vagues.

On te voit des écharpes vertes
Qui semblent se givrer d'embrun.
Tes bras dégagent le parfum
Des eaux par les hommes ouvertes :

Parfum d'anguille, de rémore,
De jeune éponge, de tramail
Et de cloyère et de corail
Et de l'iode et du phosphore.

Lorsque résonne ta parole,
Je crois que rêve un matelot,
Qu'une rame effleure un îlot,
Je crois qu'une mouette vole.

Silence

A peine aperçois-tu respirer le Vésuve,
Un cercle vaporeux plane sur Procida,
Comme l'âme du vin au-dessus d'une cuve.

L'esprit du goémon, l'esprit du réséda
Sont plus émus, plus émouvants qu'au crépuscule.
C'est l'heure où pour la tombe on parfume Léda.

Moment où saint François, du fond de sa cellule,
Voit se pâmer la lune aux sandales de Dieu,
Instant où Lesbia se redonne à Catulle.

Le ciel est d'un bleu vert, le golfe d'un noir bleu.
Je ne demande pas quand reviendra l'aurore
Et pourquoi sans soleil mon sein a tant de feu.

Si tout se tait, tout cependant reste sonore.
Inclinés vers le sable ou droits dans le rocher,
L'aloès, le nopal, le pin, le sycomore

Écoutent sur les eaux le silence marcher.

Vacillité.

Je voudrais être simple, et je me plais au rare.
Je voudrais être pur, et confus est mon sein.
Je voudrais le silence, et je veux la cithare,
La flûte et le clavecin.

Je veux la mer, mais il me faudrait la colline.
Je voudrais l'immuable, homme capricieux.
Je voudrais m'endormir contre votre poitrine
Et ne pas fermer les yeux.

Parthénope.

Vierge aux regards d'héliotrope,
Dérobez-moi votre nom vrai.
D'algue je vous couronnerai,
Et je vous nomme Parthénope.

(Ainsi s'appelait la sirène
Qu'Ulysse avait blessée au sein
Et dont échoua le chagrin
Vers les galets du cap Misène.)

Trop de savants ont sur la terre
Fait circuler trop de flambeaux.
Parthénope, vos yeux sont beaux
Parce que trempés de mystère.

Je vous propose le mirage
Dont s'éblouiraient mes ennuis.
Vous ne savez pas qui je suis ?
Je ne le sais pas davantage.

Mais, avant que ma chair expire
Aux bras de l'empereur obscur,
Elle voudrait des clefs d'azur :
C'est de vous que je les désire.

Ne me laissez pas mourir triste.
Lorsque je demande ici-bas
Un monde qui n'existe pas,
Répondez que ce monde existe.

Rien ne se cache à qui vous aime :
Et les jardins, les bois sacrés
Qu'évidemment vous ignorez
Vous les connaissez tout de même.

Offre.

Tu monteras sur le centaure,
Sirène ! Et, franchissant le flot versicolore,
Irons-nous vers la Grande Syrte ?
Tu verrais le phénix de ses cendres éclore ;
Et, d'une aurore à l'autre aurore,
Dans une glèbe vierge encore,
Je sèmerais le nouveau myrte.

A Dionysos.

Ailleurs, j'irai porter l'anémone
Avec l'anis, avec le jasmin
Et la jonquille et le romarin.
Toi, dieu viril et si féminin,
C'est de rosier que je te couronne.

Reçois la fleur de la volupté,
La rose chaude à la chair dolente,
La rose fraîche à l'âme brûlante,
Que de mes mains l'automne tremblante
A su choisir au seuil de l'été.

Ét ce rosier naquit sur les terres
Où la princesse émouvante à voir
Vint devers toi dans l'hymne du soir
Et te sourit en se laissant choir
Entre tes bras meneurs de panthères.

Capella.

L'eau nocturne traçait des entrelacs concaves.
La lune n'avait pas délié ses entraves ;
Mais, du sommet de l'air, une étoile d'été
Versait à la presqu'île une telle clarté
Que nous imaginions que résonnaient des phares
 Ou qu'une nymphe et le pastour,
Dès longtemps immolés sur l'autel de l'Amour,
 Avaient rallumé leurs cithares.

Vestige.

Nous penserons qu'elle était exquise
(De longs regards, un rire ébloui)
Quand par la cendre elle fut surprise
A Pompéi.

Comme au soleil un pinson voltige,
Elle dansait au bruit des buccins.
Nous n'avons plus que le doux vestige
D'un de ses seins.

En m'en allant vers la rive éteinte,
Sur l'éternel reflux renversé,
Je laisserai peut-être une empreinte
De cœur blessé.

Vase.

Présent d'une amoureuse, il décora longtemps
La maison de Fronto, le poète fragile.
Il représente un bouc et des biches broutants.

Il montre aussi, bercé par des filles, Achille
En robe de princesse et le menton rasé.
Des lys bleus jaillissaient du rouge de l'argile.

Il ne voit plus les mains de Fronto l'arroser,
Ni l'admirer des yeux de languissant phosphore.
Il n'entend plus chanter la flûte. Il est brisé.

Des corolles d'azur y respirent encore.

Bronze.

Ces épaules, ces reins, ces genoux, on les sent
Palpiter de jeunesse ;
Et cependant ce corps de bel adolescent
Fait peur par sa tristesse.

Plus tendre qu'Artémis, il a l'esprit qui fuit
Sous un baiser de brume.
Vierge comme Artémis, connaît-il que pour lui
La vierge se consume ?

Au trouble de la grotte, au voile des forêts,
Ses paresseuses l'isolent.
De bizarres désirs, d'extravagants attraits
Sans doute le consolent.

S'il s'admire, la tête inclinée à demi
Vers les mains équivoques,
Défends-toi de comprendre en quel charme il dort,
Quels émois le suffoquent.

Ignore, qu'aux instants où l'ombre allumera
Les lampes d'azur blême,
Penché sur la stupeur d'une source, il mourra
Amoureux de soi-même.

Herméros.

Sur le chemin que recouvrent les laves,
Ils indiquaient la villa d'Impudor,
L'entremetteur de voluptés esclaves.

Dans la vapeur des cassolettes d'or,
On recevait l'hommage de Néronde
Aux reins busqués comme un bec de condor.

Faustine offrait sa chevelure blonde ;
Les mains d'Irphis odoraient le benjoin ;
Et Caristie avait la bouche ronde.

Leurs jolis jeux qu'à cette heure ils sont loin !
Qui songe encore à de jeunes mortelles
Dont les tombeaux ne se souviennent point ?

Mais, sans souci du temps et de ses ailes,
Impérieux, compliqués, ingénus,
Capricieux et cependant fidèles,

Les Herméros tiennent dans leurs bras nus
La torche vive et les ramiers qui pleurent :
Tels, Impudor, que tu les as connus.

Le plaisir passe et les Amours demeurent.

Fête.

Demain, seize juillet, jour de sainte Eulaïs,
Dans la chapelle oblongue où règne cette vierge,
Que chaque pénitente apporte avec un lys
 La flamme bénite d'un cierge.

Selon l'usage auguste, à l'heure où vers Barra
Le visage effaré du soleil se retire,
O mes frères, le flanc déchiré saignera
 De la pompéienne martyre.

Miracle ! Pour qu'il soit largement accompli
Ce miracle propice à celle que j'honore,
Le chapelain lui-même a ce soir recueilli
Le sang d'un coq versicolore.

Mouettes.

Précaire coureur de fretin,
Pêcheur d'assez mauvaise mine,
Il habitait une chaumine
Où voletaient dès le matin
Les mouettes de la saline.

Obéissant au pauvre sort,
Il est parti parmi l'écume,
Il s'est enfui parmi la brume,
Emportant du côté du nord
Les oiseaux à la blanche plume.

Deux printemps ont, la bouche en cœur,
Reverdi les brandes chenues
Et réchauffé les grèves nues.
On n'a pas revu le pêcheur.
Les mouettes sont revenues.

Lucrèce.

Tout est printemps, tout est ferment, source et berceau.
Méconnaissant des dieux devant la mer splendide,
Fou qui crut se tuer sous votre ciel si beau,
Lucrèce se trompait : rien au monde n'est vide.
Rien ne finit. Partout une étoile préside.
Un rameau qui s'éteint dresse un autre rameau.
Derrière une Hespéride on trouve l'Hespéride.
Quand Lucrèce fut mort, il vécut de nouveau.

Enseigne.

Capri. Grotte d'azur. Jeune homme, en arrivant
De Naples, sur la gauche, on distingue un grand verne.
Va jusqu'à lui, puis halte ! En face, la taverne
S'enorgueillit d'un singe amusé par le vent.

Rafaële y prépare, en tenancier savant,
L'aillade où le gingembre avec le poivre alterne.
Je te la recommande, et l'eau de la citerne
Sans quoi le vin de l'île est parfois énervant.

Assieds-toi dans l'office. Il y fait un peu sombre.
On ne voit pas de là les attrapeurs de scombres
Sur la nef que défend le Christ ou Jupiter.

Mais Nina, la baigneuse, en cachette s'y glisse :
Et, si tu laisses choir la piécette au bruit clair,
Tu connaîtras, parmi l'obscurité complice,

Un baiser ruisselant du rythme de la mer.

Chèvre.

Cette chèvre était de tunique
Plus blanche et douce que le lait.
On ne dit pas qu'elle parlait,
Mais qu'elle savait la musique.

Elle couchait à la maison,
Près de la maison de Tibère,
Et pouvait brouter sans bergère,
Car elle avait de la raison.

Par une nuit de lune pleine,
A toujours elle disparut :
Et les Capriotes ont cru
Qu'ils avaient eu l'Amalthéenne.

Le gendre.

Il bat de l'épervier les gouffres de Sorrente
Et montait chaque soir vous offrir des poissons
Qu'il nommait un à un d'une voix attirante.

Vous avez écouté volontiers ses chansons :
Il sait Perséphona, la demeure maudite,
Arès et Déméter, la guerre et les moissons.

Il doit connaître aussi les hymnes d'Aphrodite :
Sans l'avoir prévenu, ta fille aux beaux cheveux,
Thisbé l'aimait déjà lorsqu'elle était petite.

Ce n'est que l'autre mois qu'elle a fait des aveux.
Puis elle s'est jetée entre vos bras. Très pâle,
Les yeux emplis de pleurs, elle a dit : « Je le veux. »

On faillit te coucher en l'argile tombale ;
Mais ton cœur s'est soumis au féroce destin.
Vous les avez unis au son de la cymbale.

Tu donnas tes troupeaux et payas le festin.
Thisbé sautait de joie, et son mari de même.
Ils se sont peu à peu perdus dans le lointain.

O ce hardi pêcheur de merluche et de brème,
Ce chanteur aux regards bleus comme des bleuets !
Tu l'aimes forcément, puisque ta fille l'aime,

Et cependant les dieux savent que tu le hais.

Positano.

Parthénope sombre et victorieuse,
Parthénope aux flancs
Azurés et blancs,
Parthénope mystérieuse,

Je ne comprends pas ce que dit ta bouche :
Bonheur ou langueur,
Ce n'est que mon cœur
Que ta chanson magique touche.

Quand midi s'aiguise aux cailloux des grèves,
Nous venons chercher
L'ombre d'un rocher
Devant les eaux qui se soulèvent.

Là, nous allongeant sur la chiste fraîche,
Nous suivons des yeux
Le vol radioux
Des sternes partant pour la pêche.

Et ton chant, de qui les pauvres antennes
De l'esprit humain
Ne perçoivent rien,
Ces hirondelles le comprennent.

Tapis.

Entre des marbres gris de nymphe et d'amazone,
A pic devant l'abîme où se mire Astarté,
Nous nous sommes assis au jardin de Cimbrone.

Tu mords dans les raisins que vient de t'apporter
En un panier luisant un proxénète sombre,
Tandis que des pigeons courent se becqueter

Aux rinceaux du tapis qu'à tes pieds fait ton ombre.

Chambre.

L'archevêque y rêvait. A l'une des parois,
L'image d'une néréide
D'or transparent, rose et fluide
Nage près d'un énorme anchois.

Un souvenir ému de coquillage, d'ambre,
D'acacia, de groseillier,
Aux plis du lit s'est réveillé.
Est-ce lui qui m'a fait rester dans cette chambre ?

Par la haute fenêtre au châssis infléchi
Entraient un regard de planète
Avec la voix d'une chouette
Et le frisson du vent fraîchi.

Je me suis étendu sur l'odorante couche :
Et j'ai dormi comme un enfant.
Mais je pense qu'au jour levant
Le long des bras nageurs j'ai promené ma bouche.

Devise.

Quis arguet me de peccato ?
Devise modeste et splendide
Que le prélat de Ravello,
Au-dessous de la néréide,
Inscrivit avec son couteau.

Contre leur feu, l'homme et la femme
M'attristent qui veulent lutter.
Laissez du jour vivre la flamme.
Laissons jaillir vers la beauté
L'incandescence de notre âme.

L'hiver arrivera trop tôt :
Et l'automne déjà me ride.
Quand l'été vibre encor sur l'eau,
Si je songe à la néréide,
Quis arguet me de peccato ?

Jalousie.

Pourquoi ce dur silence et ta figure amère,
Parthénope, pourquoi ce geste dédaigneux ?
Aucun jour mon amour n'a renoncé tes dieux :
Je n'ai pas une nuit renié ta chimère.

D'une autre enfant des eaux si j'ai baisé les bras,
Tu la sais plus encor que toi-même irrédelle.
Oserais-tu que toi la supposer plus belle ?
Je te devinerai si tu ne réponds pas.

Prière.

Aux flots de Majori le jour s'est replié.
Le vent tombe : le foc des sardiniens s'épuise.
 La rosée arrose l'œillet,
L'ardoise et l'althæa, la roche et le cytise.
 Le lapin rentre à la remise.
 Le hibou va se réveiller.

Le Seigneur de l'abîme et l'Esprit du hallier,
L'Eternel que craignait Moïse,
Neptune qui berce et qui brise,
Jésus pensif et familier,

Vos dieux, mes dieux ne sont qu'un seul Dieu. Tête grise,
Tête blonde, prions aux marches de l'église
Où, comme nous émerveillé
Par la douceur d'un soir mouillé,
A pour l'oiseau de nuit prié
Le pérégrin François d'Assise.

Village.

Proche du mont de Sant'Angélo,
Au gré de Dieu, la ruche rayonne,
L'enfant sourit, la pivoine éclôt.

A l'occident, un carillon sonne.
Un char à bœufs s'arrête au levant.
Village rare où ne vient personne !

Il y demeure un frère servant
Qui lit Tibulle avant Marc-Aurèle,
Boit la piquette et chante souvent.

Il y demeure une demoiselle
Dont le cœur bat quand, au fil du soir,
Languit le vol d'une tourterelle.

Et, beau d'orgueil et de nonchaloir,
En un bosquet où meurt le zéphyre,
La robe blanche et le museau noir,

Un épagneul défie un satyre.

Duplicité.

Si je vous comprends bien (et je vous dois comprendre),
Vous m'en voulez parfois, vous m'en voulez souvent
De ne pas entendre
Tout ce qui chante en vous de charnel et vivant.

Mais, la nuit qu'oubliant que vous êtes sirène
Mes bras déchireront des linges sacrés,
Vous m'accuserez
De vous trouver, ô tête blonde, trop humaine.

Le nom.

Tu te rappelleras qui proféra l'invite.
C'est toi, mon chaste amour, toi, mon attrait divin,
Qui, le soir que dansait sur le sable un sylvain,
M'as, tes doigts dans mes doigts, dit le nom d'Aphrodite.

Aphrodite.

Déesse et femme,
Ange et damnée,
A peine née,
Elle est en flamme.

Devant la mer,
Longeant la roche,
Tinte et s'approche
Un bruit de fer.

Le soldat ivre ?
Le dieu qui forge ?
Il a la gorge
Couleur de cuivre.

Héros, joujou !
Elle l'enlace
Et le terrasse
D'un geste fou.

L'amour, la haine :
Fureur suave,
Elle est esclave
Et souveraine.

Le front durcit.
Le regard louche.
L'arc de la bouche
Se rétrécit.

« Je meurs », dit-elle,
« D'exquise sorte. »
Mais cette morte
Est immortelle.

Le buffle.

Il errait par le bois de nerpruns et de cistes.
De nous il approcha d'un pas supplicé
Et nous montra ses yeux magnifiques et tristes.

Fut-il fils de Minos et de Pasiphaé ?
Peut-être Œdipe incestueux et grandiose,
Peut-être Ovide mort sublime et décrié.

Pourquoi ne crois-tu pas à la métempsychose ?

Lys.

Acceptez une fleur coupée
Sur le sable, au pied d'une tour.
Est-elle par des pleurs trempée
Ou par l'aiguail du point du jour ?

Pénétrerez-vous ce mystère ?
Surtout ne me demandez pas
Vers quel visage de la terre,
Seul, demain je porte mes pas.

Cette fleur est un lys sauvage
D'un rouge de braise et de chair.
Lorsque j'aurai quitté l'ancrage,
Vous la jetterez dans la mer.

Départ.

Je suis parti. Le lys rouge nous accompagne.
Jamais ne m'ont paru si tendres vos cheveux,
Si chaude votre bouche et vos bras si nerveux.

Quel conseil de plaisir descend de la montagne ?
Un ordre de plaisir monte de la campagne.
Et j'écoute ! tandis qu'une angoisse me gagne.

Je suis celui qui ne veut pas ce que je veux.

Barque.

Ce fut une joie, et ce fut une faute :
Je n'aurais pas dû transgresser mon dessein.
Il ne fallait pas la ployer sous mon sein,
Puisque je voulais qu'elle demeurât haute.

Le jour expirant noyait son javelot
Contre les relais où tourne le rivage.
La barque complice était loin de l'ancrage,
Et les bateliers ne regardaient que l'eau.

Dans un bruit nageant de vanneaux et de rames,
Par instants croisé d'un sanglot sensuel,
Parthénope et moi, quand s'étoila le ciel,
Nous sommes mêlés sur le hasard des lames.

Le serpent.

Combien de tels baisers s'interrompent de haines !
Le chemin, où midi fait taire les charrois,
Plonge entre des bosquets, des rocs et des fontaines.

Dans la mousse et la ronce, au-dessous d'une croix,
Saignait et se tordait une couleuvre rousse
Que l'acier d'un faucheur avait coupée en trois.

Je crains que votre cœur n'ait pas eu de secousse.
Du moins vous aurez vu votre amant défaillir
Lorsque, parmi le sang, dans la ronce et la mousse,

Les tronçons du serpent semblaient se réunir.

Métamorphose.

Celui qui vit dans les hasards
Et pareil à moi s'abandonne,
Je ne pense pas qu'il s'étonne
Si s'éblouissent ses regards.

D'une rare métamorphose
Il ne saurait pas s'émouvoir :
Il trouve naturel de voir
Que le lys rouge est une rose.

Mais la merveille est que les yeux
De mon amour et de mon âme
Aient dépassé pour une femme
Les arcades du merveilleux.

Ce qui surprend ma fantaisie
C'est que soient plus vastes ses bords
Que les rivages des dieux morts
Et plus pure ma frénésie.

L'amande.

Passé le promontoire et ses courbes portiques,
La ville, qu'un silence arabesque recouvre,
Aux lames de la mer comme une amande s'ouvre
 Entre des roses pathétiques.

La tresse de ces fleurs me lie à vos genoux.
Le paysage est beau qui m'encercle d'effroi.
Si quelque bonheur âpre en peut jaillir pour vous,
 J'ai beaucoup de honte pour moi.

Honte d'avoir blessé la rose sensuelle !
Mais vous aviez vous-même approché la guirlande
Où d'un couteau dissimulé près de l'amande
La lame saline étincelle.

Vision.

Quand nous fûmes, ton sang à mon sang asservi,
 Repris par la mer nuptiale,
Une odeur s'effaça d'orange et de carvi ;
Et, nous tournant vers les terrasses d'Amalfi,
Nous avons vu, dans un soleil qui nous suivit,
 S'incendier la cathédrale.

Atrani.

Havre exquis. Béatrix chérit la fanfreluche,
Le coucou du salon, le geai du boqueteau.
Mélito, nous savons ce qu'aime Mélito
Qui soigne ses lapins et la treille et la ruche.

A l'heure où le soleil au cap d'Orso s'embûche,
La brune songe et la blonde tient le râteau.
Et, lorsque le matin caresse le coteau,
Celle-là rêve encore et l'autre est à la huche.

Leur demeure se penche au jardin souriant.
Soulève le loquet d'un geste confiant :
Aucune ne regimbe à ces sortes de choses.

Mais si c'est, marinier, Mélito que tu veux,
Offre-lui dès le seuil tes poissons gris ou roses
Et, si c'est Béatrix, des parfums blancs ou bleus.

Un sage apporterait le musc et les aloses.

Poseideion.

A Pæstum, qui n'a plus de roses,
Une odeur d'algue excite l'air ;
Et, sur le grand temple couvert
D'une poudre de sable amer,
Sans fermer leurs ailes se posent
Des aigles venus de la mer.

Le crabe.

Les flots étaient si gros, la barque si petite
Qu'elle n'a pu sortir, et nous n'avons pêché
Nul trigle pour le gril, nul thon pour la marmite.

Mais, au bord de l'eau même, en un creux de rocher,
Nous avons découvert un crabe solitaire
Qui, farouche, essaya de nous effaroucher.

Il dardait son double œil qu'on aurait cru de verre ;
Ses pinces menaçaient de vous couper les doigts.
Nous l'avons fait bouillir sur un feu de bruyère.

La chair était friande et pesait un bon poids.
Sous la vergue du mât où stridait la cigale
Nous avons festiné selon les vieilles lois.

Vous avez nettoyé la carapace ovale
A laquelle j'ai mis une mèche de lin ;
Après quoi j'ai versé l'huile d'œillette pâle.

Puis, ayant attendu que l'obscurité vînt,
Nous avons allumé ce fanal de fortune :
Et sur le mât pointu l'a suspendu ta main

Tandis que j'invoquais le trident de Neptune.

Le détroit.

Si drus étaient les pins couvrant le promontoire,
Si sombres qu'autour d'eux l'ombre semblait d'ivoire.

Heure grave où, les bras étendus, les yeux clos,
La néréide tourne à la crête des flots.
Nous entendions le cri que, d'une bouche ronde,
Le triton fait jaillir de la conque profonde,
Et les chuchotements de monstres séducteurs.
Un vent appréhendé par les navigateurs
Jetait sur les récifs des fragments de fanfare.

De ce côté de l'eau, les bateaux à l'amarre
Se soulevaient et s'abaissaient en se heurtant.
Une odeur de goudron sévissait un instant ;
Et puis l'air s'imprégnait d'une senteur fougueuse
Chaque fois qu'une vague à l'écharpe écumeuse
Se déchirait au bas de la forêt de pins.
Et vos mains frémissaient au milieu de mes mains.

Et, de l'autre côté du détroit, douze lampes
Désignaient les maisons éparses sur les rampes
Du tertre où Bacchylide un soir vint s'assoupir.
Et tels rayons d'argent, de rubis, de saphir,
Tombés de ces maisons que nous savions lascives,
Allaient teinter la mer aux saccades moins vives,
En travers du reflet sulfureux et fondant
De la lune soudain dressée à l'occident.

Galati.

Solitaires, livrés aux fièvres du détroit,
Aux vents, au soleil, au salpêtre,
Ces murs qui furent chauds et blancs n'ont plus de toit,
Plus de porte, plus de fenêtre.

Le chenil et le four, la meule pour le blé
• Sous le pas des siècles s'écrasent.
Les plafonds sont épars sur un sable mêlé
De mosaïques et de vases.

Et, tandis que mourait aux plis d'un chemin creux
Un vertige de tarentelle,
Nous avons, dans un nid de cendre, vu les œufs
D'une bête surnaturelle.

Cerceau.

Sous les Gémeaux qui n'ont pas vieilli,
Que de rubans, de tambours, de glaives,
Que de douleur, de plaisir, de rêves,
Autour de moi, par la nuit, se lèvent
De Syracuse à Gallipoli !

En un climat où le capripède
Cherchait Vénus et trouvait Circé,
Les derniers fils de Troie ont passé :
Enée amer, Anchise blessé,
Ascagne beau comme Ganymède.

En vain du temps tourne le cerceau !
Parmi des bruits de sublimes armes,
Entre des fleurs verseuses de charmes,
Je sens mes yeux essuyer les larmes
De Galatée et de Calypso.

Métairie.

Qui dira la richesse et le charme prodigues
Des jours où par l'enclos les concombres, les figues,
La sorbe et le myrtil achèvent de mûrir ?
Le baiser de l'été continue à s'offrir,
Et déjà vous voici, caresse de l'automne.

Le crépuscule approche. Il est temps que l'on donne
Aux chevaux le bouquet d'herbe fraîche. Il est temps
De porter la corbeille aux bêtes des étangs :

Le blé pour la sarcelle et l'orge pour les cygnes ;
Et la carpe, dans l'eau que leurs pieds égratignent,
Aura le grain que ces oiseaux laissent tomber.

*

C'est le mois et c'est l'heure où l'on voit se courber
Les rosiers sous l'odeur de leurs roses ultimes
Et le rire des vents qui reviennent des cimes.
C'est l'heure et c'est le mois où, le long du ruisseau,
La libellule expire aux pointes du roseau,
Où le progrès de l'ombre aiguillonne la flamme,
Où le plus de désir brûle aux yeux de la femme.

Et l'homme a du bonheur parce qu'il est chéri,
Et que la grange est pleine et le bœuf bien nourri,
Et que dans les bosquets de pins et de genièvres
A doublé le troupeau de brebis et de chèvres,
Et que la ruche est grande et déborde de miel,
Et qu'avant que l'hiver ait barbouillé le ciel
Jailliront des pressoirs aux chevilles plaintives
L'esprit de la vendange et l'âme des olives.

Amour.

Lorsque tes nerfs sans objet s'alarment,
Que, le front bas et les regards clos,
A des soupirs tu joins des sanglots,
Les tamarins avec les bouleaux
Et les palmiers se couvrent de larmes.

Quand ton chagrin semble évanoui,
Quand un sourire éclaircit ta bouche,
Les satyreaux dansent sur leur couche
Et des lueurs de la nuit farouche
L'ambre du lac est épanoui.

Entre mes bras dès que je t'enchaîne
Et que tes seins se gonflent de feu
Et que tes yeux se cerclent de bleu,
Un soubresaut de délice émeut
Tout le jardin et toute la plaine.

Orage.

Les agneaux et les loups ont crié de terreur.
Si rouge était l'éclair dans l'ombre si profonde
Que les sylvains ont cru qu'un dieu saignait le monde.
Mais tout à coup l'orage épuise sa fureur.

Les foudres à la fois, la bourrasque, les trombes
Vers la caverne chère aux cyclopes ont fui.
A peine, par instants et très lointain, le bruit
Du tonnerre s'amuse à troubler les colombes.

Avant de s'écraser aux éperons du sol,
Un souvenir de pluie oscille dans les treilles.
Au sommet d'une roche, abritant des abeilles
Un cèdre ouvre déjà son triple parasol.

Le vent, qui tourmenta la grève et la colline,
Essuie en gazouillant l'échalier d'un enclos
Et balance au midi, sur les célestes flots,
Un nuage paré d'une voile latine.

Taormina.

Comme c'est près, et comme c'est loin
Les cavaliers de la jupe verte,
Du turban noir frotté de benjoin !

Trop tard le guet a sonné l'alerte :
Devant leur sabre au large croissant,
La citadelle est restée ouverte.

En flot qui monte, en flot qui descend,
Le long des seuils, des toits et des grilles,
Jusqu'à la nuit à coulé le sang.

Alors, tournés aux luttres gentilles,
Les assassins, devant les cyprès,
Se sont couchés dans les bras des filles.

Comme c'est loin, et comme c'est près !

Arc-en-ciel.

Maints sentiers d'escargots et de fourmis couverts,
Un ravin qui va de travers
Et des passerelles déclives
Ramènent des troupeaux jusqu'à l'une des rives
D'un étang où s'effrite une grotte aux pieds verts.

A l'autre bord, devant l'immortel assemblage
Des bronzes d'Hécate sauvage,
D'Hestia, d'Hermès, d'Apollon,
Une génisse, un âne, une herbière, un foulon
Choquent de gestes fous l'immobilité sage.

L'air a l'odeur du musc, de l'orange et du sel
Lorsque d'un geste solennel.
Comme une musique de harpe,
Iris, ayant défait les plis de son écharpe,
Exhale sur l'Etna l'hymne de l'arc-en-ciel.

Le scarabée.

De la lumière et de la fange :
N'ignorez pas ce que nous sommes.
Plaiguez mais admirez les hommes
Chez qui la bête épouse l'ange.

Dites-vous, la tête courbée
Sur les abîmes de la terre,
Que mon cœur le plus sanguinaire
Est moins cruel qu'un scarabée,

Et, lorsque vos regards se lèvent
Vers Bételgeuse et la Grande Ourse,
Que l'éternité de leur course
N'est pas plus haute que mes rêves.

Charité.

Tous les vrais amoureux aiment les misérables,
L'épouse sans caresse et les enfants sans pain,
Le vieillard accablé sous la croix du destin,
Le banni, le maudit qui ne sont pas coupables.

Tous les amoureux vrais souffrent, au seuil du jour,
De penser qu'une vierge et qu'une mère pleurent,
Que l'oiseau déplumé, que l'arbre écorcé meurent.
Il ment qui nous a dit qu'égoïste est l'amour.

Apportez au malade un vase de laitage,
Et partagez avec le pauvre votre vin.
Relevez un bleuet courbé sur le chemin.
Soignez un écureuil déniché par l'orage.

L'air.

Il gonfle l'arbre,
Caresse l'eau,
Polit le marbre.

Il est sanglot,
Il est sourire,
Flûte et grelot.

C'est le Cabire,
C'est le dieu Bel
Et c'est Zéphyre.

C'est Ariel
Qui joint la terre
Avec le ciel.

Splendeur légère,
Espiègle émoi,
Nombreux mystère,

Il entre en toi
Et s'y parfume,
Il entre en moi

Et s'y consume.

Le feu.

Quand vous êtes l'aurore et moi le crépuscule,
Quand vous êtes l'amour, je ne suis que l'aimé.
Dans le feu par notre âme et nos sens allumé,
Vous êtes ce qui brille et je suis ce qui brûle.

Pierre.

Ne parle plus. Que par ta main,
Que par tes pas, dans le jardin,
Nulle plante ne soit froissée.
Mais laisse s'agiter ton sein,
Laisse soupirer ta pensée.

Sous la grâce d'un arbrisseau,
Près du silence d'un ruisseau,
La pierre blanche, au rebord mince,
A la figure d'un berceau.
C'est le tombeau d'un petit prince.

Aux cris, au sang habitué,
L'enfant jusqu'au soir a joué,
Guettant la moresque carène ;
Et dans la nuit on l'a tué
Sur la poitrine de la reine.

Instant.

Le troupeau dort sous les figuiers avec le pâtre.
Les romarins oublient de préluder au miel.
La marche des coteaux, sinueuse et bleuâtre,
S'est arrêtée au bas de l'immobile ciel.

Dans le silence vaste et pur comme l'espace
Ont tout à coup tombé des fruits de chêne-vert :
Et ce bruit minuscule effare la terrasse,
Descend jusqu'à la plage et s'étend sur la mer.

Demeurez mon plaisir, Parthénope, mon charme.
Gardez-vous d'une ronce en cherchant une fleur.
Je saigne chaque fois qu'il vous coule une larme.
Gardez-vous d'une guêpe en me cueillant le cœur.

Bateau.

Cependant qu'ici la planète s'échancre
Et que le soleil se renverse là-bas,
Le petit bateau qui vient de mouiller l'ancre,

Ce frêle vainqueur d'atlantiques combats
Contre le cyclone et contre le pirate,
Nous le regardons, nous ne le voyons pas.

Ce que voient nos yeux, c'est l'île d'écarlate
Sur quoi la carène a failli s'écraser :
L'écueil de corail, de braise et d'aromate.

C'est le littoral d'arbres vierges boisé,
Où sont l'eau-de-vie encline à l'allégresse
Et la quarteronne accueillante au baiser.

C'est une oasis que hantent la tigresse,
Le serpent devin, l'aiglonne et le vautour
Et qu'un colibri fascine de tendresse.

C'est l'âcre plaisir de penser tour à tour
Qu'on frôle la mort et qu'on tient la victoire ;
Et c'est l'amertume et l'espoir du retour.

Ce que nous voyons n'est pas l'étrave noire,
La misaine grêle, un hunier délavé :
C'est ma fantaisie et c'est votre mémoire,

Ce qu'on vous a dit et ce que j'ai rêvé.

Aube.

Devant l'âtre allumé, dans la maison sans toit,
L'alchimiste m'a dit en me montrant le monde :
« L'un est enfant du ciel, l'autre fille de l'onde. »
S'il s'agissait de vous, s'agissait-il de moi ?

Les bras du golfe aboutissaient à la colline
Et les cheveux de la colline au firmament.
« Le cerne de Vénus rapidement s'incline ;
Le cycle du soleil s'élève lentement.

Le soleil correspond à l'or, Vénus au cuivre,
Et l'or à notre cœur et le cuivre à nos reins.
Les reins doivent-ils être, ou le cœur, souverains ? »
M'a demandé le mage : « et pour qui veux-tu vivre ? »

Saphiques.

Au flanc des rochers, aux penchants du coteau,
Le long des chemins bordés de primevères,
Nous croyons parfois que les nappes solaires
Sont des flaques d'eau.

Dans un vase obscur, d'une forme opportune
Et parmi la nuit dignement soulevé,
Il vous adviendra, comme il m'est arrivé,
De cueillir la lune.

J'ai ce matin même, et vous avez ce soir,
Fait virer le ciel sur un disque de verre.
Mais je ne crois pas qu'au ciel nous puissions faire
Tourner le miroir.

Chevauchée.

Sur les alezans dont les galops amples
Faisaient tressaillir les chemins salins,
Nous avons passé devant les moulins,
Devant les hangars et devant les temples.

L'air s'alourdissait d'une odeur d'anis
Si chaude le soir qu'elle vous écœure.
Je me suis signé dès qu'approcha l'heure
Où l'argile a bu le sang d'Adonis.

Entendites-vous la cloche des chèvres
Et qu'un Dieu pleura sous les oliviers ?
Je vous ai suivie ou vous me suiviez :
Et nous n'avons pas desserré les lèvres.

Dans l'hôtellerie aux pilotis bleus
Qui parmi l'étang immobile trempent,
Lorsque la servante apporta des lampes
Mes regards n'ont pas reconnu vos yeux.

Le philtre.

Quelle eau stagnante et quelle lie
Et quelle lymphe et quel vin dur
Composent le breuvage obscur
Qu'on nomme la mélancolie ?

Au ciel se levaient Orion
Et toutes les grandes étoiles.
Autour de l'île, un vol de voiles
Glissait avec un alcyon.

Philtre de funeste charmeuse,
Comment t'aurais-je repoussé ?
Par l'Amour tu me fus versé
Dans une coupe radieuse.

Les deux désirs.

C'est la nuit. Il te plaît que, parmi ton étreinte,
Ma bouche ait un bonheur d'elle encore ignoré ;
Il te plaît qu'en mes yeux reste douce l'empreinte
De ton regard enivré.

C'est l'équivoque nuit. Le cœur que surent prendre
Le mystère et l'aveu de ton double désir,
Ce cœur trop pur, mon cœur si pieux et si tendre,
Tu jouis de le meurtrir.

Comment, lorsque mon corps pâme de ton haleine,
Dans mon âme entres-tu les javelots subtils ?
Pourquoi, dans l'élixir de tes baisers, la haine
Et l'amour s'unissent-ils ?

Ruisseau.

Les souffles de la nuit dissipent leur mollesse ;
Et, dès que le soleil sort du cap vertueux,
 Un ruisseau qui dormait redresse
Les roseaux, les rosiers de ses bords sinueux
 Et rouges comme ma tristesse.

Conseil.

Des lâches voluptés crains d'épuiser le nombre :
Crains de ne convier que des sens dissolus.

A force de t'aimer je ne t'aimerai plus.

Déjà l'île magique sombre.

J'abdique déjà sous mon ombre

Le chiffre blanc des absolus.

Oiseau bleu.

Dans un nid de coriandre ?
Dans un bouquet de myrtil ?
Où cet oiseau chantait-il
Dont la voix semblait si tendre ?

Il n'était pas couleur feu,
Ni couleur prune ou cerise,
Ni couleur verte ni bise :
Il était un oiseau bleu.

Je crus le voir à Bergame ;
Je crus le voir à Tibur.
Mais jamais la voix d'azur
N'a chanté que dans mon âme.

Recueillement.

Les sangliers repus s'allongent dans les fanges.
Les pigeons capturés expirent dans les glus.
Les prismes des midis ne m'ensorcellent plus,
Ni les vins où sa bouche et l'aspic se mélangent.

Cependant que le vent criske des citronniers
La fleur blême et le fruit nombreux comme la feuille,
Sous le vèpre d'été finissant se recueille
Mon automne ébloui de rites printaniers.

Dédaignant les appels qui par mes moelles grondent,
Peut-être eussé-je dû ne quitter pas le bord
Où j'ai reçu la vie, où mon lignage est mort :
Peut-être eût-il fallu ne courir pas les mondes.

Certes, l'avidité brûlante de mes yeux
Ne se fût pas ouverte aux attraits italiques.
J'ignorerais encor les vallons idylliques
Que de pièges rians ont entourés des dieux.

Je n'eusse pas connu la rade auguste et fourbe
Sur quoi le ciel s'efface en un rythme si pur
Que tu ne saurais dire où tombe tant d'azur,
Où tant d'ombre commence, où le sommeil se courbe.

Le souffle d'Amalfi, l'accent de Ravello,
La flûte douce et la cymbale fluctueuse
Ne m'eussent pas touché l'âme voluptueuse
Aux bras de cette enfant mobile comme l'eau.

Mais j'eusse maintenu mes vertus presque toutes,
Plus fort qu'il ne pouvait mon sein n'eût pas battu
Et le sang rose et noir d'un idéal perdu
Ne sillonnerait pas la poussière des routes.

Neuvains.

Site imprécis, parage muré
Où se déchire une onde sublime,
Sorte d'écueil qui n'a pas de cime
Ou dont mon cœur ne voit pas la cime
Et que ce cœur prétend mesurer !

Roche odieuse et d'obstinés charmes
Sur quoi s'attache en vain le compas !
Mon amour m'aime ou ne m'aime pas ?
M'aime peut-être en ne m'aimant pas ?
Et je souris pour cacher mes larmes.

Rimes blanches.

Là-bas, sous les cieux provençaux,
Existent des sites discrets,
Profonds et cependant naïfs.

Je pense à ma maison natale,
A la façade Louis treize,
Aux meubles de couleurs éteintes.

Le chasselas, aux environs,
Le cabernet, le piquepoul,
L'aramon mêlent leurs raisins.

Surplombant les vergers d'amandes,
Des emblavures s'insinuent
Dans un pré de sainfoin sauvage.

Des vaches broutent çà et là,
Et des moutons intimidés,
Et des lapereaux imprudents.

Au bord de la route tournante,
Une auberge borgne contemple
Les étincelles d'une forge.

Plus loin, le tic-tac d'un moulin
Et le lavoir où des canards
Glissent sur le savon de l'eau.

Menant à l'église ogivale,
Le mail dilate ses platanes,
Et ses bancs se parent de mousse.

Le dimanche, le temps est pur :
Et les dévots, les esprits forts
Et le fou vont communier.

Les enfants ont des blouses larges,
Les hommes des culottes courtes
● Et les femmes des jupes longues.

La clarisse et l'instituteur,
La bergère et le sacristain
S'entre-donnent des compliments.

Et ces douces gens s'imaginent
Que si je n'écris à personne
C'est pour cacher à ma commune

Que je suis le roi d'Yvetot.

Jeu.

Un cloître où des vivants est morte la prière.
Et, sans doute candide en son profane jeu,
Un gardeur de pourceaux tranquilles, au milieu
Des glands tombés, des chardons et de la poussière
Et parmi d'indulgents ricochets de lumière,
Roulait une tête de Dieu.

Chanson.

Au parterre d'Hypérion,
L'automne avec plaisir soupire :
La Balance apporte un sourire
Sur la dépouille du Lion.

Des souffles de l'Etna l'aigreur
S'apaise dans les cinnamomes ;
Et du réséda les arômes
Consolent le saule pleureur.

Mais, au rêve que tu frappas,
Si large s'ouvre la blessure
Que l'odeur de ta chevelure,
Hélas, ne me console pas.

Autel.

D'un superbe ciseau, mais d'une âme innocente,
Dans un marbre sans tache, un Hellène sculpta
Ton galbe composé de feuillage d'acanthé.

Que de fois un ruban virginal te flatta !
Autour de toi montaient les lueurs de l'olive,
Autel qui fus le cœur d'un temple de Vesta !

Tu portes aujourd'hui le buste d'une Juive.

Alternative.

Ce désir me suit, me surmonte
Et m'épouvante. Ce plaisir
Me déshonore. Il faut choisir.
Ou le sacrifice ou la honte.
Ou les vaincre ou m'anéantir.

L'exilé.

Lorsque, aux replis des flots tombé, se désaltère
Le soleil, je voudrais, seul avec le mystère,
Ne sentir plus l'ardeur et l'odeur de la terre.

Mes souvenirs et mes espoirs jamais enfuis,
Mes plaisirs haletants, mon orgueil, mes ennuis :
Je voudrais oublier l'exilé que je suis.

En ces vastes moments où mon cœur se dévore,
Il n'est que l'ombre et le silence que j'honore !
Sous le ruban lacté, sous l'alpha du Centaure,

Je voudrais m'abîmer dans l'extase des nuits.

Banalité.

La chienne échappée à Tibère,
Eparse en la grève sévère,
Ivre de soif, folle de faim
Et rongant le caillou marin,
Hurlait de douleur sanguinaire.

Le buffle, au tréfonds d'un fossé,
S'était mortellement blessé.
Ses fanons se teignaient de rouge ;
Mais, sans qu'un de ses muscles bouge,
Sans se plaindre, il est trépassé.

Qui peut s'arrêter se délivre
De la torture de poursuivre.
O lassitude du désir !
S'il est facile de mourir,
Il est difficile de vivre.

Carrefours.

On voit par les labours, on trouve entre les bois
Des lieux de désespoir, des endroits de délices,
Où les routes en fleur dans la poudre s'unissent,
Où les chemins fanés s'ouvrent comme des croix.

Tout se joint : la raison, l'innocence et le masque.
Tout s'étreint, tout se donne, et puis tout se reprend.
Et vous, sirène vague, et lui, mortel errant,
Vous vous séparerez au carrefour fantasque.

Sauterelles.

Longues de pieds,
Les yeux immenses
Et d'or striés,

Bonnes aux danses,
Certes, elles ont
Des élégances.

Mais sans raison
Leur corps s'agite :
Rien de profond

Ne les habite.
Ainsi de toi,
Pauvre petite !

Ton bel émoi,
Tes tendres zèles,
Ta noble foi :

O sauterelles !

Le masque.

Vous vous séparerez avant le carrefour,
Lui le mortel errant, vous la sirène vague.
Il ne mène pas haut le chemin qui divague
(Et c'est sans doute moi qui briserai la bague) :
Le geste de l'amour ne donne pas l'amour.

Il glisse peu à peu le masque trop célèbre
Par quoi j'imaginai créer un corps divin.
Masque charmant, masque terrible, masque vain,
Masque qui tombera dans un proche ravin.
Vous vous séparerez au carrefour funèbre.

Carini.

Lais naquit dans cette enceinte
Où l'yeuse et le térébinthe
S'unissent avec l'oranger :
Jeune belle au flanc mensonger,
Mais qu'Aphrodite rendit sainte,
Et qui s'en fut, un soir léger,
Faire la gloire de Corinthe.

L'alpha.

Je ne retrouve pas votre nuit, ô Sicile !
Au-dessus de la mer, par-dessus les îlots,
Un silence sans aile et sans esprit vacille.

Les tartanes n'ont pas ordonné leurs falots ;
Et, du tertre immobile à la rive nageuse,
Des vapeurs de sépulcre étouffent les enclos.

Aucun croissant nimbé de majesté songeuse
Ne prendra vers les bois ou les palus d'élan.
Véga se cache et les Gémeaux et Bételgeuse ;

Et l'alpha du Centaure est seul étincelant.

Le phare.

Heureux qui, vers l'écueil du golfe sinué
Après s'être longtemps rué,
Renonçant à presser l'énigme,
Ne cherche plus pourquoi son cœur a remué !
Heureux qui sur les flots choisit pour paradigme
Le phare immobile et muet.

Fou.

Lou Luti, le fou de mon pays profond,
N'a pas toujours eu de l'ombre dans les moelles :
Il connut la vie et les noms des étoiles
Jusqu'au soir d'octobre où s'est voilé son front.

Il se figura qu'il épousait Electre,
Qu'en même temps qu'elle et près d'elle il mourut,
Que sur lui d'Hermès la sandale courut :
Et sa vésanie est de se croire un spectre.

Palerme.

Relais ardents, tièdes vallons, vivants abîmes,
Coteaux qu'amuse encor l'écho du chèvre-pied,
Grottes que des reflets d'oréades raniment,

Brisants de Bacoli qui nichent le pluvier,
Pouzzoles, Nisida, Pausilippe où les mânes
De l'enchanteur Virgile érigent le laurier,

Sorrente frissonnant d'écharpes diaphanes,
Pæstum qu'a délaissé l'immortel le plus fou,
Dino dont Diana défendit les cabanes,

Scylla qui dans le sel doucement se dissout,
Galati de puits bleus cerné, Messine où germe
La graine des gabiers à la tête de loup,

Tyndaris qui sous l'œil du Cyclope s'enferme,
Nocolosi dansant sur des feux endormis,
Catane et Syracuse, Imérèse et Palerme !

J'abdique le bonheur que vous m'aviez promis.

Strophe.

Ta robe exhale un parfum fané,
Ton geste fuit, tes regards s'embrument
Et ton silence est désordonné.
Cet éventail de nacre et de plumes
 Qui te l'a donné ?

Sympathie.

Le mal qui m'envahit touche à présent les choses.
Les portes des vergers
Et des parcs étagés,
Les huttes des bergers,
Les maisons des haleurs, les chapelles sont closes.

Aux bosquets où l'aurore a le trouble du soir,
Les cigales sommeillent
Et l'aile des abeilles
Se traîne sous les treilles.
La nymphe de la source a rompu son miroir.

Regarde-t-elle fuir vers Spolète et Trévisé
La harpe et le tambour ?
Autour du carrefour
Où s'arrête l'amour,
La sonnette des ifs signe de noir la brise.

Décasyllabes.

Ce corps que j'aimais, voilez-le ce corps.
Là-bas, le Verseau cisèle sa cruche.
Autour des bassins, autour de la ruche,
On trouve déjà des papillons morts.

Prenez le râteau, prenez les faucilles :
Dépouillez les bords que j'avais élus.
Les fruits que de moi vous avez voulus
Sont ceux que j'offrais à toutes les filles.

Le batelier.

J'évoque une chanson que j'entendis à Rome.
Un batelier du Tibre, étant rentré chez lui,
Découvrit sur le lit sa femme avec un homme.

Il avait de la race : il ne mena nul bruit.
Il voulait éviter la bassesse d'un drame.
Mais il se demandait, en regardant le lit,

Ce qu'il ferait de l'homme et surtout de la femme.

La guêpe.

Suspendu, là,
A l'arbre en fleur,
Son nid a la
Forme d'un cœur.

Cœur d'où, soudain,
S'est élancé
L'aigu venin
Qui m'a blessé.

M'a-t-on menti ?
Serait-ce vrai ?
Il me fut dit
Qu'elle en mourrait.

L'éventail.

Le fantasque conduit au funèbre. Sirène,
Au jeu qu'il nous a plu de jouer j'ai perdu :
Et je vous rends les as, les valets et la reine.

Et voici l'éventail, votre éventail tordu,
Colombine sans grime, Arlequin sans vertèbre,
Pierrot sur le bûcher, Scaramouche pendu.

Le fantasque, sirène, est proche du funèbre.

Campo santo.

Il est penchant le long d'un rocher
Au pied duquel plongent des cavernes.
D'anciens agrès de barques le cernent.
Il est penchant et presque couché
Devant l'ancrage où tournent des sternes.

Le jour, il voit croiser leurs couleurs
Les glissements de petites voiles,
Il voit vers lui, lourdes sous leurs voiles,
S'acheminer des femmes en pleurs ;
Et, par la nuit, il voit les étoiles.

Site sinistre, et pourtant si doux !
Ternes éclats de croix funéraires,
Vides senteurs d'urnes tumulaires,
Lents violons du vent dans les houx
Et les cyprès gardiens d'ossuaires !

Bellérophon.

Errant le long de l'âpre et désert promontoire,
Le héros qui tua la Chimère et fut roi
Demandait aux rochers immuables pourquoi
S'étaient si vite enfuis son bonheur et sa gloire.

Puis il interrogeait les flots insidieux,
Et puis les horizons d'où s'envolent les astres.
D'où lui venaient l'exil, ses émois, ses désastres ?
Pour quel crime irréel le châtiaient les dieux ?

Il ignorait que plus les victoires sont belles,
Plus le prix des lauriers est terrible au vainqueur.
Il ne comprenait pas qu'il expiait l'honneur
D'être monté sur le cheval aux grandes ailes.

Guérets.

Un tourbillonnement d'insectes
Semble la cendre d'or d'un orage écroulé.
Quelles exhalaisons de lagunes abjectes,
Quelles fades vapeurs de marécage humectent
Les guérets expirant dans le jour mutilé ?
Renoncez aux sueurs suspectes :
Semeurs, vous n'avez plus de blé.

Flûte.

Nulla bouche d'enfant, aucun souffle de femme
Ne te séparera du méprisant sommeil,
Flûte soûle de jeux et qui prévois le drame.

Tu ne mèneras plus aux gloires du réveil
L'artifice dansant, la méprise chanteuse,
Le sourire d'une ombre aux griffes de soleil.

Par pudeur je te brise, exquise entremetteuse,
Et ma douleur te trame un suaire éternel.
Tu ne berceras plus d'une instance menteuse

L'amour dont la salive avait un goût de fiel.

Le centaure.

A l'heure où le soleil émerge de la nuit,
Callisbo, la guerrière amoureuse du bruit,
La fantasque amazone aux magnifiques charmes,
S'était, sans brodequins, sans tunique et sans armes,
Aventurée au cœur d'un vallon buissonneux
Que surplombe l'Ossa roide et vertigineux.
Là, près d'une fontaine au cratère sonore,
Dans la blancheur des lys, reposait un centaure.
Puissant, étrange et grave, il avait les yeux clos.
Et Callisbo soudain lui sauta sur le dos.
Il tressaillit, dressa la tête vers la nue.
Irrité du contact de cette femme nue,

Opressé par l'odeur dont elle le souillait,
Il frappa du sabot, puis se cabra, muet.
« Sois donc sage. Galope ! » invita la guerrière.

Mais il fit quatre bonds saccadés en arrière
Et crut qu'il jetterait l'impure sur le sol.
Il se trompait. Tout en riant d'un rire fol,
Elle le talonnait sans perdre l'équilibre.
Et cependant que le soleil tranquille et libre
S'élevait à travers l'espace solennel
Et semblait élargir les limites du ciel,
Le centaure, envahi par la honte et la haine,
Se contemplait avec stupeur dans la fontaine.

Voici que Callisbo lui caressa le cou.
Enflammé de colère, il rua tout à coup ;
Et, s'étant ébroué parmi l'eau vierge et fraîche,
Il volta, s'infléchit, partit comme une flèche,
Recula brusquement, s'élança derechef.
Le fracas de son trot subit, fougueux et bref
Dérangeait les circuits de l'hirondelle bleue.
Et le centaure avait des battements de queue
Qui fauchaient aux buissons les feuilles et les fleurs.
Ses flancs étaient couverts d'écume. Sous ses pleurs
Et sous le frisson noir de ses cheveux en boucles,
Ses prunelles avaient l'éclat des escarboucles.

Il tournait par instants la tête, et, sombre et beau,
Terrible et désolé, regardait Callisbo.

Mais, bravant sa furie et dédaignant ses larmes,
L'experte cavalière aux impudiques charmes
Restait sur lui fixée et plaisantait sans fin ;
Et de son bras trop court il essayait en vain
De saisir cette femme espiègle et qui, funeste,
L'avalissait devant la lumière céleste.
Il s'arrêta, parut un moment réfléchir.
D'un accent rude, il dit à Callisbo de fuir.
Et, comme elle riait, puérile et superbe,
Il se coucha sur elle et l'écrasa dans l'herbe.

Longtemps il se roula, farouche, frémissant,
Enivré par la tiède exhalaison du sang,
Affolé de sentir cette chair vaniteuse
Le couvrir d'une boue écarlate et fumeuse.
Puis, rapide, il partit du côté bleu des mers.

Alors de grands oiseaux descendirent des airs.
Et, plus tard, lorsque vint le crépuscule jaune,
Les bergers qui, pensifs, cherchèrent l'amazone
Trouvèrent seulement sa bague et des cheveux.

★

Ne jouez pas avec les êtres merveilleux.

Monodie.

Voile oriental qui soudain se colore,
Balancement d'or, de perle et de saphir,
Présent ponctuel de Colchide et d'Ophir,
Que veux-tu de moi, caresse de l'aurore ?

Angles de forêts d'où débouchent les loups,
Incultes hauteurs que les serpents sillonnent,
Ligne de sommets où tournent les aiglones,
Volcans radieux, de moi que voulez-vous ?

Arche qui du ciel mires la plénitude
Et de qui la terre a tiré sa vertu,
Berceau d'Aphrodite, abîme, que veux-tu
De mon crépuscule et de ma solitude ?

Souvenir.

En promenant ses doigts aux seuils du firmament,
Le mage m'avait dit, près des flots de Messine :
« Le cerne de Vénus rapidement s'incline ;
Le cycle du soleil s'élève lentement. »

La barre.

Des jardins les œillets, des prés les marguerites,
La marguerite blême et l'œillet embrasé,
Les fleurs que les Amours agitaient sont détruites.

Sur ma bouche a flétri le suprême baiser :
Le vieux sang ne bat plus près de la jeune sève.
A la barre où l'écume achève de briser

Est morte Parthénope ! ou mon rêve d'un rêve.

*Parmi la cendre d'un flambeau,
Entre les débris d'une amphore,
Devant la mer, sur ce tombeau,
Fut broyé, d'un coup de sabot,
Le dernier myrte du centaure.*

Table de ce cahier

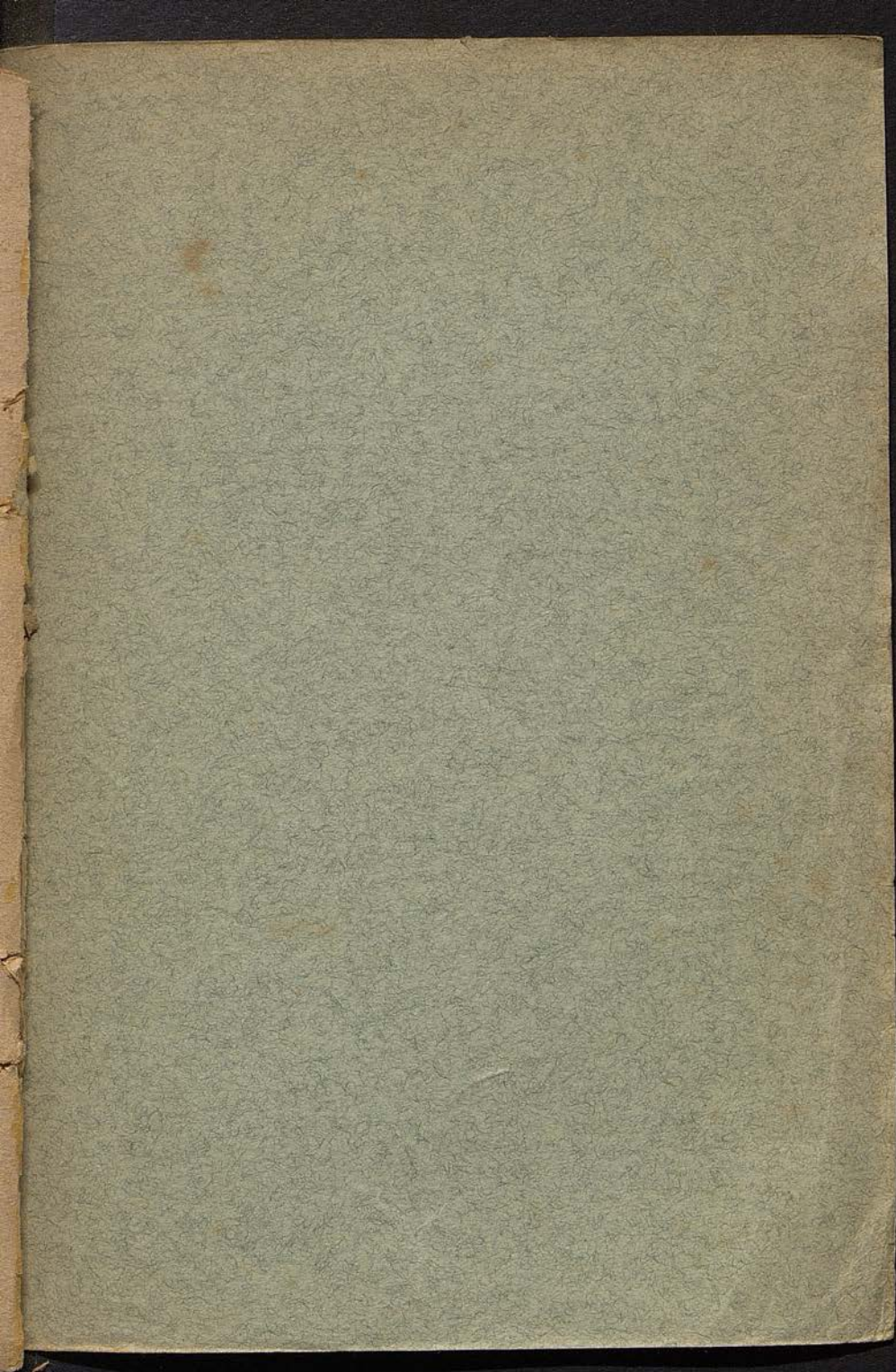
| | |
|---|----|
| Dédicace | 5 |
| <i>Reconnaissez l'homme qui, soudain,</i> | 7 |
| En mer | 9 |
| Phrase | 11 |
| Argonautes | 12 |
| Musique | 14 |
| Midi | 16 |
| Angélus | 17 |
| Fleuve | 18 |
| Chiavari | 20 |
| Amazone | 22 |
| L'inconnue | 24 |
| L'obscurité | 25 |
| Ninfa | 27 |
| Le grèbe | 29 |
| Pochade | 31 |
| Le cygne | 33 |
| Le lac | 34 |
| Ravenne | 35 |
| Le mur | 37 |
| Le sommeil | 38 |
| Les serpents | 40 |

| | |
|---------------------|----|
| Hommage | 41 |
| Le rire | 43 |
| Matin | 45 |
| Rimes fausses | 47 |
| Les dauphins | 49 |
| Vieillard | 51 |
| Le golfe | 53 |
| Nisida | 55 |
| Le héron | 57 |
| Circé | 59 |
| Chapiteaux | 61 |
| Avis | 63 |
| Buste | 64 |
| Reine | 65 |
| Mariage | 67 |
| Cariatide | 68 |
| Chant | 69 |
| Promenade | 71 |
| Mosaïque | 73 |
| Compliment | 75 |
| Silence | 77 |
| Vacillité | 79 |
| Parthénope | 80 |
| Offre | 82 |
| A Dionysos | 83 |
| Capella | 85 |
| Vestige | 86 |
| Vase | 88 |
| Bronze | 89 |
| Herméros | 91 |
| Fête | 93 |
| Mouettes | 95 |
| Lucrece | 97 |

| | |
|--------------------|-----|
| Enseigne | 98 |
| Chèvre | 100 |
| Le gendre | 102 |
| Positano | 104 |
| Tapis | 106 |
| Chambre | 107 |
| Devise | 109 |
| Jalousie | 111 |
| Prière | 112 |
| Village | 114 |
| Duplicité | 116 |
| Le nom | 117 |
| Aphrodite | 118 |
| Le buffle | 120 |
| Lys | 121 |
| Départ | 123 |
| Barque | 124 |
| Le serpent | 126 |
| Métamorphose | 127 |
| L'amande | 129 |
| Vision | 131 |
| Atrani | 132 |
| Poseïdeion | 134 |
| Le crabe | 135 |
| Le détroit | 137 |
| Galati | 139 |
| Cerceau | 141 |
| Métairie | 143 |
| Amour | 145 |
| Orage | 147 |
| Taormina | 149 |
| Arc-en-ciel | 151 |
| Le scarabée | 153 |

| | |
|-----------------------|-----|
| Charité | 155 |
| L'air | 157 |
| Le feu | 159 |
| Pierre | 160 |
| Instant | 162 |
| Bateau | 164 |
| Aube | 168 |
| Saphiques | 168 |
| Chevauchée | 170 |
| Le philtre | 172 |
| Les deux désirs | 174 |
| Ruisseau | 176 |
| Conseil | 177 |
| Oiseau bleu | 178 |
| Recueillement | 180 |
| Neuvains | 182 |
| Rimes blanches | 183 |
| Jeu | 186 |
| Chanson | 187 |
| Autel | 189 |
| Alternative | 190 |
| L'exilé | 191 |
| Banalité | 192 |
| Carrefour | 194 |
| Sauterelles | 195 |
| Le masque | 197 |
| Carini | 198 |
| L'alpha | 199 |
| Le phare | 200 |
| Fou | 201 |
| Palerme | 202 |
| Strophe | 204 |
| Sympathie | 205 |

| | |
|--|------------|
| Décasyllabes | 207 |
| Le batelier | 208 |
| La guêpe | 209 |
| L'éventail | 211 |
| Campo santo | 212 |
| Bellérophon | 214 |
| Guérets | 216 |
| Flûte | 217 |
| Le centaure | 218 |
| Monodie | 221 |
| Souvenir | 223 |
| La barre | 224 |
| <i>Parmi la cendre d'un flambeau</i> | <i>225</i> |



VINGT-TROISIEME SÉRIE

DES

Cahiers de la Quinzaine

La vingt-troisième série des *Cahiers de la Quinzaine* — année scolaire 1932-1933 — compte tenu des six ouvrages de la collection *le Journal vrai* qui seront envoyés aux souscripteurs en complément de leur abonnement, comprendra les dix-huit volumes ou plaquettes suivantes :

| | |
|--|--------|
| Charles Péguy. — <i>Premier dialogue de la cité harmonieuse I.</i> | 8 Frs |
| Charles Péguy. — <i>Premier dialogue de la cité harmonieuse II.</i> | 8 Frs |
| Marcel Péguy. — <i>Note conjointe sur Domrémy, les batailles et Rouen</i> | 3 Frs |
| Charles Péguy. — <i>Domrémy</i> | 15 Frs |
| Charles Péguy. — <i>Les Batailles</i> | 15 Frs |
| Charles Péguy. — <i>Rouen</i> | 12 Frs |
| Fernand Mazade. — <i>L'élégie italienne, poèmes</i> | 15 Frs |
| Marcel Péguy. — <i>Grébigé 326</i> | 3 Frs |
| Christiane Lorient de la Salle. — <i>Rien que l'amour, roman</i> | 12 Frs |
| Marino Moretti. — <i>Nul samedi n'est sans soleil</i> | 15 Frs |
| Marcel Péguy. — <i>A la conquête du temps perdu, roman</i> | 12 Frs |
| Marcel Péguy. — <i>La joie des Ténèbres, roman</i> | 12 Frs |
| Dinam Fumet. — <i>La Divine Oraison</i> | 6 Frs |
| Marcel Péguy. — <i>La pensée de Karl Marx</i> | 12 Frs |
| Beau de Loménie. — <i>Réponse à Henri Massis</i> | 8 Frs |
| Marcel Péguy. — <i>La paix et la guerre</i> | 6 Frs |
| Philippe Guiberteau. — <i>Note sur le Soulier de Satin</i> .. | 8 Frs |
| Nadeda Gorodetzky. — <i>L'Etoile du Berger, roman</i> | 12 Frs |

Par souscription à la série entière, les volumes parus ou à paraître dans cette vingt-troisième série seront mis en vente au prix de soixante-dix francs seulement — étranger, quatre-vingt-dix francs.

**FERNAND
MAZADE**

**L'ÉLÉGIE
ITALIENNE**

1933

15 frs